Obéir librement

L'énigme de Marie de la trinité

Paule de Mulatier, Marie de la Trinité en religion, a vécu de 1903 à 1980. Cette mystique, contemporaine fut une analysante du Dr Lacan dans les années 1950. De 1936 à 1946, elle a rédigé trente cinq carnets d'environ 3250 pages, dans lesquels elle témoigne de sa rencontre d'amour avec Dieu et développe une riche doctrine théologique.[1] Certains écrits se révèlent être des documents d'une grande valeur clinique pour la psychanalyse.

Lacan lui écrit une lettre en 1951 au cours de l'analyse, à un moment où elle souhaite l'interrompre. Il l'encourage à poursuivre par quelques éléments qu'il espère décisifs. Il expose d'abord à quoi tiennent ses difficultés et lui propose de savoir pour obéir librement. Là où d'autres analystes référaient sa souffrance à son vœu de chasteté, lui la réfère à son rapport à l'obéissance : « C'est cela, écrit-il en parlant de l'analyse, qui nous permettrait d'aller aux sous-jacences archaïques qui sont entrés enjeu (sic) autour et par l'exercice de votre vœu d'obéissance. [...] Mon but, n'est pas de vous apprendre à vous affranchir de ce lien – mais en découvrant ce qui l'a rendu pour vous manifestement si pathogène, de vous permettre d'y satisfaire désormais en toute liberté. [...]. Car si c'est autour de l'exercice de ce devoir que se sont déclenchées les phases les plus dérangeantes de votre drame, c'est que c'est là qu'ont été mises enjeu des images de vous inconnues et dont vous n'êtes pas maîtresse : c'est cela que j'ai appelé vaguement : thèmes de dépendance. Et leur recherche ne constitue pas une initiation à la révolte, mais une perspicacité indispensable à la mise en pratique d'une vertu». [2]

D'emblée, écrit-elle dans sa biographie, « tout ce qui est religieux me plait, je ne suis à l'aise qu'avec Dieu.» Petite, elle se sent décalée dans sa famille d'industriels lyonnais qu'elle dit « trop raffinée», avec des parents idéalisés, en particulier sa mère parfois austère, que les enfants vouvoient, tandis qu'ils tutoient leur père. Une mère pourtant « fine et généreuse, dans l'oubli d'elle-même », mais malgré son aspect admirable, Marie de la trinité avoue dans une lettre de 1956 à une de ses sœur, « je la ressentais comme esquintante et empêchant de vivre » [3]. Un père admiré qu'elle voyait prier tous les soirs. Petite, elle est terrorisée à l'idée

[1] Un de ses carnets fut conservé par J Lacan.

[2] Lettre de J Lacan à Marie de la trinité du 19 septembre 1950, publiée dans Le Nouvel Ane N° 9, septembre 2008, Navarin Editeur, disponible sur site de P.Valas. J'ai découvert cette lettre et Marie de la Trinité en lisant l'article de Claire Brunet « Une lettre » publiée dans *La revue lacanienne*, n°3, février 2009.

[3] Lettre à Suzanne, du 25 mai, 1956. Citée dans l'introduction du livre de Christiane Sanson, *Marie de la trinité, de l'angoisse à la paix*, Cerf, 2005, à ne pas confondre avec le document de Marie de la trinité écrit pour Lacan *De l'angoisse à la paix*.

de faire honte à ses parents parce qu'elle se sent « sans valeur » au regard des idéaux familiaux. Elle est la dernière enfant d'une famille de sept enfants[4]. Elle se décrit enfant dans un perpétuel état de tension intérieure, sa vie mentale est bloquée. Les livres sont pour elle des cercueils où la vie meure, elle préfère la mouche vivante sur la vitre. «Je ne peux suivre aucune abstraction», dit-elle, d'où un apprentissage scolaire parfois difficile avec un percepteur à domicile, puis des institutions privées et un passage de deux ans au Sacré Cœur de Rivoli près de Turin, où ses capacités intellectuelles se révèlent. Pendant une dizaine d'années, elle mène la vie active d'une jeune fille de son âge et de son milieu, des voyages, des sorties mondaines et d'activités sportives. Cependant sa vie secrète est déjà consacrée à Dieu et, semble-t-il, depuis sa petite enfance. A sept ans déjà, au moment de sa communion, elle affirme, preuve de son dialogue précoce avec Dieu, : « je n'éprouvais même pas le besoin de dire à Dieu que je lui donnais ma vie : c'était entendu entre lui et moi. »[5] A seize ans elle confie à sa mère son désir d'être religieuse, son vœu secret est d'être *seule* avec Dieu. Elle choisit un directeur de conscience, *le père Perrier*.[6] Une activité frénétique de messe, de jeûne, et de pénitence commence. Son souhait le plus cher est d'entrer dans un ordre avant tout contemplatif. Son directeur, pour la protéger de ses excès, la presse d'y renoncer au profit d'une congrégation naissante, les dominicaines missionnaires de campagne, un ordre actif qui vient d'être crée. Le fait que sa sœur ainée ait été internée huit jours après son entrée chez les clarisses pour maladie mentale, inquiétait son entourage. Marie consent à entrer dans cet ordre actif *par obéissance* en 1930 : « j'étais venue là uniquement par obéissance et le seigneur agréa l'obéissance – et il l'orna d'angoisse pour purifier l'amour».[7] Amour, obéissance et angoisse vont désormais l'accompagner.

L'écriture a la fonction essentielle, celle d'abord de supporter son angoisse. Dans ses carnets, elle élabore une théologie de la filiation, jour après jours, à partir de l'expérience des grâces et des messages de Dieu. Pour transmettre son expérience, point de métaphore, un langage sobre et logique, parfois rude plus proche de Schreber que de St Thérèse d'Avila. Elle entretiendra, outre ses carnets, une importante correspondance avec ses directeurs spirituels et autres religieux et de nombreuses lettres à la supérieure de la congrégation. Elle rédige aussi des lettres à sa famille, le journal de son analyse, dont certains passages sont accessibles grâce à ceux

[4] Le second frère, Pierre est décédé en 1898.
[5] Un premier colloque eu lieu en 2003. Les actes sont publiés sous le titre : *Marie de la trinité, Lecture d'une expérience et d'une œuvre*, cerf, 2006. Deux journées d'étude, organisées par l'association Amitiés sœur Marie de la trinité, ont eu lieu en 2008, publiées sous le titre : *Marie de la Trinité, Union à Dieu et filialité, Mystique et épreuve,* cerf, 2010. Ici, cité par Kristell Jeannot, p.195.
[6] Trois autres directeurs de conscience lui succéderont au cours de sa vie : Le père Marie Dominique Chauvin, le père Antonin Motte et enfin le père Jean Beyer.
[7] Marie de la trinité, *Carnet I, Les grandes grâces*, p.135.

qui ont pu avoir accès à son « Dossier maladie »[8] conservé dans les archives Marie de la trinité à la bibliothèque de Saulchoir à Paris. Elle a aussi rédigé en réponse à Lacan[9],– *De l'angoisse à la paix* – sous-titré «Relation pour le Dr Jacques Lacan », le récit de sa cure de sommeil à Bonneval, ainsi que quelques lettres à Lacan ou aux psychiatres qui l'ont suivie. Avec son écriture, elle remet sans cesse sur le métier la transmission de son expérience.

Les grâces, les paroles, les visions,

En mystique chrétienne, son expérience tient à sa relation d'amour avec « son » Dieu. Il se manifeste par des grâces, par des visions et par des paroles de Dieu.

Les paroles de Dieu sont intérieures, il la guide dans son rapport d'intimité avec lui. Dieu lui manifeste sa volonté, ce qu'il attend d'elle, elle n'a qu'à lui obéir. C'est bien sûr son propre message qu'elle reçoit de l'Autre. Un petit florilège[10] qui permet de saisir que ces paroles sont des injonctions surmoïques qui lui demandent de se soumettre : « Contente toi de l'obéissance et n'en néglige rien »[11], « Ne cherche pas à paraitre mais à disparaitre »[12] « Ne sors pas, reste au-dedans »[13], « obéis, je te protège, ne suis-je pas tout puissant ? »[14] « Ne t'occupe que de moi »[15], « Laisse moi seul te conduire, tu es mon œuvre »[16]. Cette obéissance la décentre de son moi pour l'unir à Dieu, et participer à sa déité[17].

Les **visions qui** suivent les grâces sont à ranger dans ce que St Thérèse d'Avila qualifie de visions intellectuelles en se référant aux trois types de visions que cette dernière a pu décrire[18].

Les **grâces** qui surviennent à la suite d'oraisons, sont des rencontres avec un réel, celui de l'amour, à qui elle attribue le nom de Dieu. Elles diffèrent des paroles, parce qu'elles font acte : Marie n'est pas la même après qu'avant ; elles ont pour fonction de l'unir au Père, puis de poursuivre cette union par le biais du Fils et de nouer le tout par l'*étreinte* de l'Esprit Saint. Certaines de ces cinq grâces sont déclenchées dans un contexte de conflit d'obéissance. La première, sur laquelle je vais particulièrement insister, témoigne d'une rencontre qui sera la base

---

[8] En particulier Kristell Jeannot, qui fait une thèse sur Marie de la Trinité. Elle est intervenue en 2009 dans le cadre d'un séminaire sur le thème de « L'épreuve » organisé au centre d'étude de Saulchoir à Paris dans le XIII[ème], sur « L'épreuve de Job et Marie de la trinité ». Son intervention est publiée en fin des actes du dernier colloque organisé en 2008 sur Marie de la trinité. J'ai extrais, pour ce travail, quelques éléments de son analyse avec Lacan, ainsi que de ceux d'autres intervenants à ce colloque qui ont eu accès au dossier médical et au journal d'analyse.

[9] Marie de la Trinité, *De l'angoisse à la paix*, *récit rédigé pour le Dr J.Lacan,* Paris, Arfuyen, 2003.

[10] Les citations qui suivent sont publiées dans *; Entre dans ma gloire, carnets 1942-1946*, Arfuyen, 2005.

[11] Ibid., le 7 mars 1942.

[12] Ibid., 17 mai 1942.

[13] Ibid., 9 mai 1942.

[14] Ibid., 13 février 1942.

[15] Ibid., 18 mars 1942.

[16] Ibid., 3 juillet 1942.

[17] Participer à sa déité, elle parle parfois d'identité ou d'identification, n'est-ce pas, d'une certaine façon être une part de Dieu ?

[18] Visions intellectuelles, du corps, *con los ojos del cuerpo*, ou imaginaires délirantes.

de sa théologie. Elle survient le lendemain du jour où elle commence à céder sur la vie contemplative en consentant à une première retraite chez les dominicaines. Cette grande grâce eut lieu de 11 août 1929, grâce majeur qu'elle appelle *in sinu patris*, *dans le sein du père,* grâce de son « grand saisissement » en Dieu. C'est une grâce trinitaire. Elle relate en détail pour le père Motte en 1940, non seulement cette rencontre mais ce qu'elle lui a révélé et ses conséquences[19]. Cette grâce se déroule en deux temps.

Le premier est le temps d'union avec Dieu, de saisissement, puisqu'elle elle écrit qu'elle fut « saisie en lui, non qu'il s'abaissât vers moi, mais il me prit en lui »[20] entrée dans Dieu et non de Dieu en elle comme la plupart des mystiques. « Il me plongea dans sa béatitude éternelle, m'y roula, m'y submergea, la répandit en moi.» Elle éprouve la plénitude de la vie. Elle connut son amour paternel. Elle supplie alors Dieu de ne pas ternir sa gloire avec elle « ne jetez pas les perles aux pourceaux – je suis abjecte … ». [21] Puis le père lui révèle le Fils, qu'il y a « du Père au Fils et du Fils au Père une étreinte d'amour ineffable, inconcevable – et je fus prise dans cette étreinte»[22]. Dieu est une figure de l'Autre qui ne manque de rien, et qui est omniscient[23]. Dans cette expérience son âme n'est pas anéantie, ni consumée, Dieu la rend participante. Dans un autre texte, elle précise à propos de cette grâce, qu'elle a connu la Déité de Dieu et son Etre. C'est indicible et inaccessible à l'expérience humaine [...] Je connus Dieu et la Déité de Dieu, je connus son Etre ». Rigoureusement, elle précise : « pas l'idée de Déité, ni l'idée d'être, mais la Déité, L'être»[24] Il ne s'agit donc pas d'image, d'idée ou de représentation, mais de Dieu comme réel.

Le second temps de cette grande grâce se déroule alors qu'elle a reçu l'accord de la supérieure de rester prier seule après minuit. Ce temps va faire intervenir l'Esprit Saint pour nouer ensemble le Père et le fils par l'amour. Elle reçoit alors la connaissance du Fils et la compréhension de la paternité divine dans la filiation. En fait, non seulement elle est absorbée, prise dans l'étreinte d'amour du Père au Fils mais *elle voit l'amour* du Père pour le Fils. C'est une révélation de l'amour eternel de l'Autre. Elle comprend que c'est, par l'amour, que « le Père opère l'union de l'âme à lui. » A la fin de l'expérience, elle dit : « sur l'heure jouissant ineffablement, je ne fis pas réflexion sur la toute puissance de cet amour mais par la suite, il me vint à l'esprit que « cette étreinte d'amour tout-puissant était l'opération personnelle de l'Esprit Saint. »[25]. A minuit et demi, elle retourne dans sa cellule, « j'étais comme enivrée, hors de moi. ». Elle conclut qu'il

[19] Marie de la Trinité, *Carnet I, les grandes grâces*, « relation écrite pour le père Motte », p.135-143.
[20] Ibid, p.136.
[21] Ibid, p.137.
[22] Ibid, p.137
[23] Ibid, p.138. « Il a tout ce qu'il faut et ce qui manque, il le donne. […] Ce que je fis alors, Lui le sait »
[24] Cité par Christiane Sanson , *Marie de la trinité, de l'angoisse à la paix*, Paris, cerf histoire , 2005, livre qui contient de nombreuses référence sur Marie de la Trinité. Ch.Sanson a participé à la mise en forme, avec Marie de la trinité, de ses carnets.
[25] Ibid., p.141.

faut le Fils pour l'attirer au Père, c'est essentiel pour cette union et pendant six mois « cette grâce produisit l'union continuelle à Dieu, au Père. »[26] Expérience d'amour et jouissance mystique. Les paroles intérieures de Dieu commencent après cette première grâce.

Quatre autres grâces complèteront la première, entre 1940 et 1942[27]. La troisième, du 14 et 15 juin 1941, grâce sacerdotale, elle en fait une grâce d'élection et de passivité : « j'ai reçu la certitude que Dieu m'appelle, moi, à une vocation très haute et qu'après m'avoir donné la grâce initiale, il veut s'en réserver tout le développement et la réalisation ». Elle la décrit comme une incorporation dans le Christ, où « la filiation et le sacerdoce » sont comme « don de relation » et participation aux relations trinitaires.»[28] Pourtant, c'est de cette grâce dont elle dira, trois ans plus tard, à sa supérieure qu'elle lui a donnée « un coup de mort (spirituellement) » : « je savais que j'allais devenir inutilisable. [...] Je suis enterrée vivante et je concours moi-même à cet enterrement.»[29] « Cette grâce, écrit-elle, me détacha du verbe incarné comme un fruit mûri en lui pour le Père. » Elle précise que « la fin de l'incarnation, c'est l'union au Père. »[30] L'idée que pour vivre spirituellement, il fallait mourir était présente dans ses agendas dès 1927, cependant l'accent mis sur les conséquences de cette grâce est sans conteste différent. C'est dans ce contexte de dernières grâces qu'elle va sombrer dans les dix années d'enfer qu'elle n'a pas hésité à comparer à l'épreuve de Job, tout en précisant que son enfer était le paradis par rapport à ce qu'elle a vécu.

L'épreuve de Job

Depuis que Marie a consenti à entrer chez les dominicaines, elle se trouve dans un conflit intérieur, entre obéissance et refus, qui la tourmente, l'épuise et la culpabilise. Elle le dit et redit[31] et ses supérieurs ne peuvent pas, ou ne veulent pas savoir, sans doute parce qu'ils n'entendent pas ce qui se passe à la mesure de la souffrance de Marie. En 1938, elle commence à montrer des signes de « dépression ». Elle rencontre le père Motte qui deviendra en 1942 son directeur de conscience. Il obtient, pour elle, un allégement de ses responsabilités[32], On lui retire la charge de maitresse des novices. Elle pourra avoir un peu plus de temps d'oraison. Durant

[26]Ibid., P.143.
[27] Ces grâces lui assurent d'être unie au Père par le Fils.
[28] Marie de la Trinité, *Carnet I : les grandes grâces* , Cerf, 2009.
[29] Lettre du 27 janvier 1944 à la mère St Jean, cité par Ch Sanson, *Marie de la trinité, de l'angoisse à la paix*, op.cit.
[30] Carnet 26, 9 avril 1944.
[31] Dans une lettre du 5 /02/ 1977 au père Beyer, elle écrit encore : « j'ai tout accepté – malgré l'évidence que c'était en contradiction avec ma vocation profonde : et cela je l'ai dit et redit. »
[32] Elle avait de nombreuses responsabilité au sein de la communauté des dominicaines : elle était maitresse des novices, assistante de la mère supérieure, elle a au la responsabilité de refonder les statuts de la congrégation.

l'année 1942, elle écrit 22 carnets sur 37. Le père Motte s'inquiète de ses excès et de sa tension intérieure. Il lui demande d'arrêter d'écrire. Elle obtempère en vertu de son vœu d'obéissance. D'autres éléments président à son drame subjectif. Elle n'est pas comprise par sa communauté, critiquée, elle est blessée ; jalousée pour sa relation avec la supérieure, elle se sent de plus en plus mal aimée ; non reconnue elle se sent incomprise. Pour preuve ce petit mot de la prieure du couvent écrit au père Motte « Je me demande si à la faiblesse de son cerveau, ne se joint pas une action du démon qui profite de cette faiblesse»[33]. Sa relation avec la sœur supérieure, mère St Jean, devient de plus en plus tumultueuse, à cause des pénitences que Marie s'inflige « bracelet de fer, ceinture de crin, privation de nourriture » etc. Elle sombre doucement à partir d'un état d'épuisement entre 1938-1942[34], puis de façon plus effective de 1942 à 1953, dans des tortures mentales qu'elle appelle ses obsessions qui la coupent de Dieu et rendent la prière impossible. Son accès à Dieu, elle qui participe à sa déité, est barré, ce fut au cœur de sa souffrance. Jamais pourtant elle ne doutera de Dieu ni de son amour, elle attend de lui aide et guérison. Elle sait que c'est une maladie « mentale », les médecins consultés lui ont dit qu'elle était très malade, ils sont déconcertés de la sentir dans un tel abime d'angoisse, de désespoir et de détresse mélancolisée. Elle considère l'expérience qu'elle traverse comme « une brisure entre sa vie et l'existence, « ma vie est coupée de mon existence »[35].

Elle traverse une épreuve grave et douloureuse de « dévitalisation narcissique»[36], de négativation de son être qui n'est aucunement superposable au détachement mystique du moi. Elle vit depuis 1938 des moments de vacillation et de perplexité, elle sentait déjà son corps comme « une bouillotte trop pleine » ses idées lui échappent, [37]fuite des idées, avec un moment de bouffée mégalomaniaque, où elle peut dire que ce « qu'elle découvre » peut avoir « des répercussions dans l'Eglise et au-delà. » thème que l'on retrouvera durant sa cure de sommeil. Elle écrit du reste que les eternels desseins du Père pèsent sur elle et que « la lumière dans laquelle les mystères [lui] sont proposés occuperait une armée de théologiens »[38] Confusion et perplexité s'en suivent. En 1949, un contexte de méfiance s'instaure entre le père Motte et elle. Ce contexte a manifestement précipité son entrée en analyse. Dans différentes lettres de 1949 adressées à mère St Jean, elle avait révélé que les gens l'observaient avec malveillance, elle se dit obsédée et c'est peut être là que les obsessions peuvent s'entendre autrement que comme des obsessions névrotiques. « Ce père, (elle

[33] Lettre du 26 mars 1944 de Sœur Thérèse Jehanne, prieure de Flavigny, citée par Christiane Schmitt, « La traversée de l'épreuve, colloque 2008 op.cit., p 159.
[34] Son père décède en 1943.
[35] 16 mai 1951.
[36] Jacques Arènes, « Filiation et obéissance, à qui et à quoi obéit Marie de la Trinité », in *Marie de la Trinité, Union à Dieu et filialité, Mystique et épreuve,* cerf, 2010, p.93-126.
[37] 30 juillet 1942, cité par Kristell Jeannot.
[38] 30 avril 1944, Ibid., p.206-207, comme les passages qui suivent.

parle du père Motte qu'elle ne peut même plus nommer) qui me dirigeait pour m'asservir à lui, s'assouvir sur moi, lui, qui, au contraire est là pour me servir, m'aider à être moi-même. »[39] « Mercredi, j'ai écrit à celui que j'ai vu à Flavigny, vous savez qui dont je préfère ne pas écrire le nom.» Elle se pense envoutée.[40]. Le père Motte devient son persécuteur.

Elle consulte plusieurs psychiatres, refuse la lobotomie qui lui est proposée par l'un d'eux, et décide de s'orienter vers une psychanalyse. Après plusieurs tentatives, elle choisit Lacan, et le rencontre du 3 avril 1950, à décembre 1952. Un transfert s'instaure rapidement.

Son analyse avec Lacan

Les passages publiés de ses carnets d'analyses donnent la mesure des modalités d'un transfert exigeant. Lacan la traite manifestement comme une hystérique qui veut un maître et le récuse. Il ne lui n'épargne rien, comme ces petits exemples le montrent quand elle évoque des souvenirs pénibles, il lui dit : « En somme vous vous êtes bien amusée » ou quand elle évoque sa peur de culpabilité, « Toute cette peur, un petit chantage ? »[41] Elle cherche une forme d'affrontement intellectuel. C'est une femme intelligente qui donne le change et qui, bien qu'elle obéisse, ne cède pas. La direction de la cure consiste alors à lui donner idée de sa responsabilité de sujet, puis de sa division. Lacan lui dit que si elle continue à mettre la faute sur les autres, elle ne s'en sortira pas « il faut regarder en quoi vous y avez prêté »[42]. Ainsi se plaint-elle, par exemple, d'avoir toujours cherché à satisfaire le désir de l'autre, particulièrement en famille, et d'être toujours tombée à côté. Lacan lui répond : « Vous en êtes encore là à penser qu'on fait du bien par ce qu'on essaye de paraitre ?»[43]. Elle saisit ce qui lui est dit par l'analyste mais ça aiguise sa culpabilité. Elle en déduit qu'elle a falsifié sa vie pour se faire aimer. Que sa vie n'est que fausseté, qu'elle a tout fait pour plaire à l'autre mais que ce n'était pas elle. Quand elle se plaint de son obéissance à ses directeurs spirituels, Lacan pointe encore sa responsabilité de sujet : «Vous avez dû y mettre du votre pour qu'il en soit ainsi »[44] Et quand elle plaide que son seul désir est de servir Dieu, Lacan lui dit que «servir Dieu est une chose et entrer dans la vie religieuse une autre », qu'il lui aurait été possible de suivre uniquement Dieu. Il n'est pas

[39] Séance chez le premier analyste, le 21 juillet 1949, cité par K Jeannot, p. 238, op.cit.. Il me semble, sauf erreur de lecture de ma part, que Ch.Sanson ne parle pas, dans son livre de cet épisode de défiance au regard du père Motte.
[40] Cité par Kristell Jeannot, p 238, op.cit.
[41] Séance du 10 décembre 1951.
[42] Séance du 11 février 1952.
[43] Séance du 20 octobre 1950.
[44] Séance du 21 octobre 1950.

prouvé, ajoute-t-il, que la vie religieuse est le moyen le plus favorable pour s'unir à Dieu »[45]. Elle réagit à tout ce que dit Lacan qui pourrait épingler son être de façon « sensitive ». Un petit exemple, de son mode de réaction, alors que Marie développe une thèse sur le féminin lors des séances échelonnées entre le 28 novembre et le 4 décembre 1951, Lacan avait ponctué par « c'est exact » ! A la séance suivante il lui dit que c'est original. : elle régit avec véhémence : vous m'avez dit hier que ce que je disais était exact alors pourquoi dites-vous aujourd'hui que c'est original ? Lacan est très bienveillant, il s'explique, « j'ai dit original, = personnelle, vôtres, pas puisés ailleurs. »[46]

Lacan a dû, lui aussi, y mettre du sien pour qu'elle conclue quelques mois plus tard : « Je suis toute faussée au-dedans et ça rend la vie spirituelle impossible.»[47] Marie de la Trinité reconnait dans son journal son impuissance à mener sa vie seule. Lacan lui fait entendre, à propos d'un souvenir et d'un rêve, que vouloir le bien de l'autre n'est bien souvent que l'envers de sa propre agressivité.[48] Il interprétera aussi son masochisme. Quant à Marie, elle écrit « je le quitte plus tendue que je suis venue […] il est fort cultivé et je pense qu'il l'est trop, […] il me semble tellement consciencieux que je ne sais comment concilier sa façon de faire avec ce qu'il semble qu'il est. »[49]. Le 29 octobre 1951, après sa reprise d'analyse [C.F la lettre de Lacan], il lui dit : « Vous m'utilisez [...] vous attendez de moi ce que vous attendiez de vos directeurs : que je vous mette en cage»[50].

Un virage se produit dans le transfert quand elle se questionne sur la position de Lacan à son égard, sur son intérêt pour elle. Elle l'interroge sur ce qu'elle est pour lui et sur la question de l'amour. Elle l'accuse de ne pas l'aimer, « si vous êtes lassé de moi, dites le […] j'ai besoin d'une petite miette de sympathie [..] je suis absolument sûre d'un fond d'extrême indifférence – qui est pire que n'importe quoi d'autre parce qu'il me réduit à de la non-existence. »[51] Elle ajoute que les séances avec lui « l'accablent même d'un surcroît de malheur ». Puis le transfert vire petit à petit la méfiance. Alors qu'elle dit le mot Amour, elle sent que Lacan ironise et elle lui reproche en lui disant[52] que « la situation entre eux est artificielle […] je ne peux pas parler d'amour avec quelqu'un que je ressens […] comme malveillant […] et ce que j'éprouve je l'ignore[53] ». C'est

45 Séance du 21 octobre 1950, toujours cité par Kristell Jeannot, p.213.
46 Séance du 4 décembre 1950.
47 Séance du 30 avril 1951.
48 Séance du 17 octobre 1951.
49 Séance du 2 janvier 1951.
50 Séance du 29 octobre 1951, *Carnet I les grandes grâces*, op.cit, p.50.
51 Lettre de Marie de la trinité à Lacan du 12 mars 1952, cite par Kristell Jeannot, p.233.
52 Séance du 7 mars 1952.
53 CF tous les développements que Lacan fera ultérieurement en 1972, dans son séminaire *Encor* sur les mystiques ce qu'elles éprouvent et ne savent pas.

très juste, répond Lacan. Pourtant au niveau de la direction de la cure, Lacan semble assez bienveillant avec le temps qui passe dans la cure, voire parfois pédagogue, il lui explique où il compte conduire l'analyse avec elle.[54]

Quand Marie critique la religion comme phallocentrique, Lacan lui propose « de jeter aux orties » cette religion là et « d'en refaire une à son gré. »[55] Il lui propose de prendre de la liberté. Et encore cette intervention « Vous faites trop de psychologie, il faut en revenir aux attitudes de base, pardonnez à vos ennemis et, ce n'est pas votre psychanalyste qui le dit, c'est un homme »[56] Au cours de l'année 1952, elle se plaint pourtant de plus en plus de la position de Lacan : « Vous vous taisez ou vous vous moquez ? » [57]. Lors d'une séance, elle lui dit qu'elle a toujours eu peur des complots au sein de la congrégation. [58]. Elle s'en plaint au Dr Lagache dans une lettre non envoyée : « Je lui ai dit souvent (au Dr Lacan) l'impression que j'ai qu'il me déteste et qu'en agissant comme il le fait, c'est pour se jouer de moi.[…] Mais il me semble que j'ai tort de poursuivre une situation où la confiance que je veux avoir me semble faire le jeu de la duperie. »[59]. Ou encore « Actuellement, je suis assez dangereuse et pénible pour les autres, parce que je vis sous la menace d'une coalition occulte contre moi et j'ai peur de tout : des autres et de moi. Quand vous m'avez dit que vous avez vu le Dr Lacan mardi soir, j'ai aussitôt pensé que vous alliez vous liguer tous les deux contre moi. »[60].

Elle poursuit jusqu'en décembre 1952, puis interrompt[18] parce que ce travail était manifestement trop difficile pour elle, même si elle reconnait l'aide de Lacan. Cette interruption pose question, chez cette femme cultivée et prise manifestement dans un transfert analytique. Il me semble que l'on doit l'entendre quand elle dit que c'était trop dure pour elle, que ça l'épuisait, « j'étais trop malade pour qu'une psychanalyse y puisse quelque chose »[61]. Après sa cure à Bonneval, elle rappelle Lacan qui ne peut la recevoir parce qu'il n'a plus de place. On peut interpréter ce refus comme un savoir faire de Lacan avec Marie de la trinité. Elle écrira du reste « cette décision fut sans doute excellente, car rassemblant alors le peu que j'avais de force morales et de courage, je m'employais à utiliser au mieux l'expérience que j'avais acquise durant ces quatre

[54] C'est une remarque que fait Kristell Jeannot, mais j'y ajoute l'idée que c'est avec le temps. Au début il fait comme avec un hystérique que l'on tente de diviser, en étant parfois tranchant, puis par la suite, il semble l'accompagner dans sa détresse, en lui expliquant les choses de l'analyse.
[55] Séance du 16 mai 1951.
[56] Ibid.
[57] Lettre à Lacan du 3avril 1952.
[58] Séance du 21 avril 1952.
[59] Lettre du 10 mai 1952.
[60] Lettre du 11 mai 1952.
[61] Lettre au père Guérard des Lauriers, 24/04/1955.

années de psychanalyse. J'entrepris ainsi toute seule ma reconstruction, à partir de zéro. »[62] Malgré cela, elle se remettra, après sa cure de sommeil, en quête de nouveaux psychiatres. Elle reviendra voir Lacan à plusieurs reprises, pendant ses études pour avoir son avis, sur son travail, entre 1954 et 1956. On ne saura jamais si Lacan a dirigé au début la cure d'une femme qu'il pensait hystérique et s'il a, au cours de l'analyse pensé autrement.

Après l'interruption de son analyse, elle entreprend à sa demande, le 30 mars 1953, une cure de choc humide à l'insuline dans le service de Henri Ey à Bonneval, suivie de 12 jours de cure de sommeil, cure interrompue à sa demande le 30 avril parce qu'elle se sentait devenir folle : Cependant elle fait état dans le texte écrit pour Lacan, non seulement de cette expérience terrible, mais de ce que cette dernière a pu lui enseigner : « Elle s'aperçoit qu'elle remplaçait par des constructions symboliques le vide mortel de tout réel actuel »[63]. L'accent de cette expérience est sans conteste de forme mélancolique ; elle va à une mort certaine. Elle voit d'énormes tâches de couleur lui tomber dessus à une vitesse vertigineuse, « comme si je les fascinais, […] elles étaient animées vivantes, une sarabande infernale. » [64]« Mourir de pourriture dans son lit n'est que mérité, châtiment d'infamie d'une vie entière vécue dans la fausseté »[65]. Là encore, elle peut écrire que : « avec la découverte de son corps, le scandale allait rejaillir sur l'Eglise, le pape et les évêques et tout le monde le saurait. »[66,] remarque discrète qui témoigne de la place non négligeable qu'elle occupe sur le plan imaginaire. A la suite de cette cure, les obsessions cessent, elle découvre que derrière les obsessions c'est le vide, la peur remplace l'angoisse. Cependant, elle assume, dit-elle, grâce au travail d'analyse, son clivage intérieur.

Le conflit d'obéissance

Si petite, elle avait des colères immenses, des caprices violents, se roulant par terre pour obtenir ce qu'elle voulait, on peut penser qu'elle a lutté toute sa vie contre sa pente intérieure d'un refus de plier devant l'Autre, jusqu'à choisir comme ultime défense, l'obéissance à ses propres injonction qu'elle attribue à Dieu. Elle dit très clairement qu'elle se cramponne à l'obéissance pour être à l'abri de ses propres égarements et de ses colères. Les valeurs d'humilité, enseignées aux religieux, sont manifestement élevées, pour elle, au rang d'idéal. Si elle se sent assurée dans les actes de sa vie quotidienne, elle l'écrit au père Motte, mais elle est totalement insécurisée,

[62] Curriculum vitae écrit par Marie de la trinité le 13 janvier 1957, cité par Christiane Sanson, op.cit., p. 154.
[63] Marie de la trinité *De l'angoisse à la paix*, op. cit., p.30.
[64] Ibid., P.35.
[65] Ibid., p. 32.
[66] Ibid., p.34.

dit-elle, en ce qui concerne sa vie spirituelle. Pourtant, elle qui se vit « enclose » en Dieu, qui se soumet entièrement à ce qu'il lui transmet par ses messages, sait donc ce qu'elle doit faire pour Dieu. Le conflit d'obéissance n'est donc pas au cœur de sa vie spirituelle. Il tient au fait qu'elle est incertaine des effets de ce qu'elle veut, souhaite ou désire, sur sa hiérarchie ecclésiale qui ne la comprend pas. N'est-ce pas ce qu'elle explique au père Motte, quand elle lui écrit : « La conscience de notre mère (supérieure) s'oppose à la mienne : c'est un conflit qui date d'il y a 13 ans ![67] Elle croit manquer à sa conscience en me permettant ce que réclame la mienne – et ma conscience est opprimée, blessée par ce que décide la sienne. » [68] Mais elle ne peut désobéir parce qu'elle ne peut désavouer son vœux, preuve qu'il est pour elle d'une nécessité vitale. Son conflit trouve un autre point d'ancrage dans le fait que Dieu s'incarne, pour elle, dans ses directeurs de conscience. Dieu lui a dit « j'ai mis une clôture tout autour de toi et j'en ai confié le soin aux gardes que je t'ai préparés». Précisons le contexte religieux : au niveau de la chrétienté si le religieux doit effectivement obéissance à son supérieur hiérarchique, par contre le droit Canon, avec St Thomas, est précis concernant la direction de conscience, aucune obéissance n'est due à celui qui exerce cette charge, sa tâche consiste à guider sans imposer sa spiritualité. Le choix de la vie religieuse exige d'être fait librement. Mais elle a beau tenter de rendre compte en raison de son rapport à l'obéissance, elle note à plusieurs reprises qu'elle a demandé à ses directeurs de conscience de lui *ordonner d'obéir* en vertu de son vœux d'obéissance. Si elle réclame sa propre soumission par une obéissance inconditionnelle, cependant, dans toute sa complexité, elle précise pourtant qu'« elle est persuadée qu'elle seule sait les exigences de Dieu à son égard ». [69]

Elle veut donc offrir à Dieu son âme en holocauste, se dépouiller du poids d'elle-même, s'effacer, pour recevoir le Verbe. Elle considère qu'il ne s'agit pas d'une simple obéissance, mais qu'il s'agit « d'un holocauste bien plus intime » écrit-elle. A son « orgueil » elle offre sa conscience en holocauste en s'anéantissant. Il s'agit d'un anéantissement actif[70] : elle entend Dieu lui dire « consens à n'être rien », elle s'humilie, sa visée est de perdre son être et cette tentative n'aboutit pas à un quelconque allégement, mais à une angoisse de plus en plus profonde liée à cette négativation. On a pu constater l'écart entre 1929 et 1940, où son rapport au monde est bouleversé. Il ne s'agit plus d'un anéantissement de la conscience de soi – du moi, qui conduit au détachement et à l'extase dont elle parle en 1929 lors de sa première grâce. Entre son veux d'obéissance qu'elle ne peut rompre, et son sentiment d'être

[67] Il y a treize ans, c'est à dire au moment où elle entre chez les dominicaines.
[68] Lettre du 8 aout 1943.
[69] M de la trinité, *Les grandes grâces, Carnets I*, « introduction », p.30, éd du Cerf.
[70] St François de Sales avait opéré cette distinction entre anéantissement actif et passif.

décalée, incomprise et blessée, se rejoue ce qu'elle décrit déjà de son enfance. Au cours de son analyse elle a pu dire que « Les exigences de ses directeurs ont fini par la révolter. Elle parle à Lacan de leurs abus du fait de sa confiance naïve. Elle va, elle l'obéissante, jusqu'à accuser son dernier directeur, « d'avoir piétiné sa conscience [...] en bon jardinier de sa névrose».

Au regard de son désir de solitude avec Dieu, Marie de la trinité a pu se montrer active, pragmatique et autoritaire avec même un grand sens de l'organisation. Quelques anecdotes rendues publiques par des témoignages lors des deux colloques qui lui ont été consacrés rendent ces contradictions palpables. La façon dont elle a conduit les affaires, son activité pendant la guerre où elle a conduit le déménagement de toute la congrégation de main de maitre, l'invention d'une cire encaustique, à toute épreuve, dont on se passe la formule de couvent en couvent pour protéger les meubles, son autorité, son rapport d'amitié avec la mère supérieure en témoignent. Elle a provoqué chez les novices et les sœurs du convent, soit une grande admiration, soit de la haine de la jalousie et de l'incompréhension, situation douloureuse pour elle, qui a sans doute déclenché les idées de complot.

Après sa cure avec J.Lacan, et sa sortie de cette expérience malheureuse de cure de sommeil, elle reprend des études et devient thérapeute à l'hôpital Vaugirard dans le service du professeur Cornelia *Quarti* où elle travaille de 1955 à 1959. Elle suit un colloque international, fait une communication en 1958 au congrès international de psychologie à Rome.[71] Elle a aussi fait des études d'hébreux et de grec ancien sanctionné par des diplômes. En 1959, elle est rappelée au siège de la congrégation à Flavigny, pour soigner la mère St Jean, supérieure du couvent. Elle interrompt donc ce nouveau projet de vie selon son vœu d'obéissance. Sans doute faut-il entendre le terme consacré de Vœux, *faire vœux*, la dimension d'être enchainé par ce vœu, mais le terme porte aussi, pour une part, la dimension de désir, au sens de *Wunsch*.

Il reste que ses écrits théologiques ont intrigués ses directeurs de conscience, en particulier le père Motte, qui en 1942 soumet dix de ses carnets à l'avis d'un théologien dominicain Le père Gérard des Lauriers. On lui demande ce qu'elle a lu, quels sont ses inspirations tant ces lecteurs sont étonnés par l'ampleur et l'originalité de sa pensée. Le cardinal Urs von Baltahsar,[72] considère qu'il faudra que les théologiens et les spirituels se mettent à la lire car « la moisson est extrêmement riche […] Merci donc, écrit-il à sœur Christiane Sanson, pour ce trésor. » Il veut écrire un livre sur elle, mais sa vie ne lui en n'a pas laissé le temps.

---

[71] Intervention dont le titre était : *Psychothérapie par le réveil des tendances.*

[72] Ce cardinal est un théologien réputé qui a reçu de Jean Paul II, le prix Paul VI, pour l'ensemble de son œuvre théologique.

La solution mystique et l'expérience mystique

Marie conserve tout au long de son épreuve son amour à Dieu ce qui permet de ne pas douter de sa position mystique. P Bruno faisait remarquer lors du colloque de Damas sur *Féminin et expériences mystiques* que, selon lui, ne pouvait être considéré comme mystiques, que celui qui adhère à la supposition impossible. Cette dernière développée pour la première fois par St François de Sales[73], quand, il précise dans son traité sur l'amour de Dieu : « Il (l'indifférent) aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. Oui, même il préférerait l'enfer au paradis [..] en sorte que si, par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fut un peu plus agréable à Dieu, que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation. ». Sans doute Marie est-elle coupée de Dieu par ses obsessions mais elle ne doute jamais de lui et de son amour.

Les mystiques ont en commun de placer l'éros en Dieu, de nommer l'innommable de l'amour, « la signification vide de l'amour »[74], par le nom : Dieu. Néanmoins, la solution que chaque sujet trouve, celle qui répond de son existence, est singulière – d'où l'écart entre la solution de M de la Trinité et celle de mystiques les plus connus : Sainte Thérèse d'Avila, St Jean de la Croix et Hadewijch ou d'autres. Ces derniers en visant l'Unité, dans un premier temps, s'abiment dans l'Autre. Ils éprouvent ensuite un délicieux détachement du moi qu'ils décrivent comme un envol de l'âme ou du corps dans un temps où l'Autre s'absente.[75] Ce détachement leur rend une liberté nouvelle, qui leur donne du large, qui élargit l'espace, « les mystiques sont des gens qui prennent le large »[76].

La solution mystique de Marie n'a-t-elle pas d'avantage valeur de suppléance que simple détachement du moi ? La solution qu'elle a élaborée l'a sans doute préservée de conséquences structurales plus délétères. On peut en effet considérer que sa théologie[77] qui consistait à unir Dieu, par la filiation au Christ, puis de nouer le tout par l'Esprit Saint, dans une trinité dont elle porte le nom, ressemble à une tentative d'opérer un nouage borroméen. Si nous considérons maintenant l'épreuve de Job qu'elle a traversé, on peut postuler que l'angoisse, la culpabilité et les obsessions, en s'interposant entre elle et Dieu, l'ont coupé pendant dix ans de la jouissance de Dieu et de ce qu'elle appelle le « désir de Dieu ». Les mystiques qui ont pu parler d'expérience de

[73] St François de Sales, *Le traité sur l'amour de Dieu*, Œuvres établis par A. Ravier, Paris, Gallimard, « La Pleiade », 1969. Livre IX, fin du chapitre IV, p.770.
[74] J.Lacan, L'insu que sait…, inédit, Leçon du 15 mars 1977.
[75] CF. l'article de P Bruno, « Une femme, un homme, le ravissement, poésie » La cause freudienne N° 31*, Le dire du sexe.* Navarin, 1995.
[76] C. Millot, *La vie parfaite*, NRF Gallimard, 2006, p.11-12.
[77] Je simplifie à outrance sa pensée pour faire apparaitre ce quelle semble chercher.

séparation, de traversée d'une nuit obscure, n'ont pas témoigné de la même façon, car c'est le détachement du moi qui a opéré cette coupure d'avec Dieu. L'obéissance lui a servi à anéantir « sa mégalomanie ». Le symptôme a toujours la valeur d'une objection, il est le signe que quelque chose se rebelle, ici l'impossibilité de prier. Le fait d'être soudain coupé de Dieu, l'a soustrait, elle l'obéissante, à cette intimité d'où sa douleur psychique insupportable. Le nœud pathogène dont lui parle Lacan dans sa lettre, tient-il à l'impossibilité de dénouer ce lien entre Dieu, suppléance au Nom du père - représenté dans son veux d'obéissance - et elle ? Ce Dieu qui jouit d'elle, elle l'entend lui dire. «Moi ton père, je veux jouir de toi, c'est pourquoi je te veux toute présente au-dedans de moi »[78]. Cependant si elle jouit aussi de cette intimité, point d'envol qui la libérerait de cet Autre qui ne manque de rien. La condition de sa liberté aurait été d'entamer, ou de barrer l'Autre. Voie sans doute impossible, et c'est là que la trilogie qu'elle décrit : *culpabilité angoisse obsession* a opéré. Au lieu de tomber dans l'abîme de l'Autre et d'en jouir, elle tombe dans le sien, d'où sa déréliction. Elle ne parle qu'une fois du contenu de ce qu'elle appelle ses obsessions. Au moment où elle apprend que le premier psychiatre qui la suivait, le Dr Nodet, communique des informations au père Motte, et qu'ils parlent d'elle derrière son dos, sans respect du secret médical, elle se sent trahie et profondément blessée. Elle **précise** alors **que** la trahison qu'elle a ressentie a constitué le fond de ses obsessions. On peut donc se demander, si ce quelle appelle obsessions, n'est pas au fond qu'un délire latent puisque elles apparaissent en 1949 avec le thème de la méfiance et du complot.

A lire Marie de la trinité, la question du diagnostic se pose. Ses écrits, où elle s'explique sur sa souffrance sont si nombreux, que seul son journal d'analyse pourra maintenant nous guider en suivant ses dires, séance après séance, adressés dans le transfert à Lacan. Certains de ses lecteurs évoquent l'hystérie, d'autres la mélancolie.[79] On est parfois sidéré, au regard de l'accent mélancolique de certains moments de son expérience, quand elle écrit dans une lettre à une de ses sœur, le 9 novembre 1979, qu'elle considère que l'ensemble de ses carnets « est aussi important sinon peut être plus, que les écrits de saint Jean de la croix, sainte Thérèse d'Avila et de Lisieux, Elisabeth de la Trinité etc. ». Cette petite touche, ainsi que d'autres citées précédemment concernant le bruit que ferait sa mort, témoignent que le processus de mélancolisation n'est pas chez elle, mélancolie.[80]

On s'aperçoit que faute du fantasme[81], on peut opérer des lectures différentes de ce cas, en orientant les éléments vers la logique de l'hystérie, de la paranoïa mélancolisée, voire pour certains de

[78] Le 18 novembre 1942. Elle entend aussi le 17 septembre 1941, « Laisse moi jouir de toi, laisse moi te posséder, laisse moi t'immoler » qu'elle réfère, la première au père, la seconde au fils et la troisième au St Esprit.
[79] Kristell Jeannot fait l'hypothèse très argumentée de l'hystérie, en particulier à partir de son rapport au maître, quelle fustige mais recherche. Jacques Arènes, fait celle de la mélancolie en 2003.

[81] Kristell Jeannot évoque un fantasme de flagellation, du type un enfant est battu.

la névrose obsessionnelle ou de la schizophrénie. On se demande alors ce qui se passe devant tant d'ambigüité dans la richesse clinique. Si notre rencontre avec Marie de la trinité nous enferme dans un épinglage sans que nous ayons idée de la forme qui l'assujettit à la structure, nous avons raté sa question. En somme nous ne pouvons pas faire l'économie de nous poser la question de la structure, pour rendre honneur à cette femme qui a passé sa vie à s'expliquer dans une éthique du *bien dire*, même si nous ne pouvons émettre que des hypothèses de travail. L'intensité de sa souffrance est telle qu'il est difficile de conclure à une hystérie. Il nous faut prendre sa souffrance très au sérieux car elle seule sait sur l'insupportable qu'elle traverse.

J'oserai émettre une autre hypothèse. Dans certains cas, le sujet psychotique ne peut-il pas se servir « d'une prothèse hystérique », greffée par l'analyse, pour se soutenir dans l'existence ? En effet, Lacan avance que le psychotique rentre en maître dans la cité du discours[82]. Ne peut-il alors s'introduire dans cette même cité selon le discours hystérique ou selon le discours analytique ? L'analyse de Marie de la trinité avec Lacan a peut être permis de greffer cette prothèse hystérique, nécessaire pour stabiliser son existence. Après ces années d'analyse et sa cure de sommeil, elle s'appliquera à une véritable « auto-rééducation » dont elle donne les coordonnées dans son texte écrit pour Lacan, et elle finira par trouver une certaine stabilisation.

Marie de la trinité nous enseigne au sujet de la position mystique. Elle nous permet, en particulier de distinguer l'expérience mystique, qui est transtructurale, de la solution mystique qui est la fonction que cette expérience peut jouer pour chaque sujet et qui signe la dimension du sujet. Sa solution tient dans la théologie qu'elle a développée qui opère un nouage trinitaire, dont elle, en tant que sujet, est trine. Pour Lacan, « En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance » et, c'est pour lui « en cela que consiste la psychose paranoïaque »[83]. Sans doute nous faut-il maintenant lire Marie de la Trinité, avec le travail qu'accomplit Lacan dans le séminaire *Le sinthome* pour vérifier le type de nouage qu'elle invente et ce qui fait tenir ce nœud.

Isabelle Morin

[82] J. Lacan, Autres écrits, « L'acte psychanalytique, compte rendu du séminaire 1967-1968 », Paris, Seuil, 2001, P379.
[83] J. Lacan Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome , p.53.